



ISSN 1961-9359

ISSN en ligne 2260-6513

Écrire l'amertume des femmes algériennes dans *La prière de la peur* (1997) de Latifa Ben Mansour

Loubna Nadim Nadim

Département de Philologie française, Université de Grenade, Espagne

lnadim@ugr.es

<https://orcid.org/0000-0003-0979-3927>

Reçu le 28-12-2021 / Évalué le 16-02-2022 / Accepté le 15-04-2022

Résumé

Latifa Ben Mansour (1950-) est une romancière algérienne qui expose les épisodes dramatiques du pays qui datent de l'époque coloniale aux décennies noires. Dans son œuvre, *La prière de la peur*, elle aborde les abus qu'endurent les femmes algériennes : l'exclusion socioculturelle, l'inaccessibilité à la politique. La marginalisation de toutes les sphères de la vie stimule le besoin de prendre la plume dans le but de transposer les multiples discriminations relatives à leur condition féminine. Ces problèmes sont d'autant plus intensifiés dans les époques de turbulences. La femme algérienne, par excellence, est assujettie à un code de conduite obsolète, ce qui incite la romancière à se révolter à travers l'écriture contre le mutisme et l'indifférence qui règnent en Algérie.

Mots-clés : femme, Algérie, écriture, identité, résistance

Escribir la amargura de las mujeres argelinas en *La prière de la peur* de Latifa Ben Mansour

Resumen

Latifa Ben Mansour (1950-) es una novelista argelina que expone los episodios dramáticos del país que datan desde la época colonial hasta las décadas negras. En su obra *La prière de la peur*, muestra los abusos sufridos por las mujeres argelinas: exclusión sociocultural e inaccesibilidad a política. La marginación de todos los ámbitos de la vida estimula la necesidad de tomar la pluma para trasponer las múltiples discriminaciones relativas a su condición femenina. Dichos problemas se intensifican aún más en tiempos de turbulencias. La mujer argelina, por antonomasia, está sujeta a un código de conducta obsoleto, que incita a la novelista a rebelarse a través de la escritura contra el silencio y la indiferencia que reinan en Argelia.

Palabras clave: mujer, Argelia, escritura, identidad, resistencia

Writing of the bitterness of Algerian women in *La prière de la peur*
by Latifa Ben Mansour

Abstract

Latifa Ben Mansour (1950-) is an Algerian novelist who exposes the dramatic episodes of the country which date from the colonial era to the dark decades: in her novel *La prière de la peur*, she addresses the abuses suffered by Algerian women: socio-cultural exclusion, inaccessibility to politics. The marginalization of all spheres of life stimulates the need to take up the pen in order to transpose the multiple discriminations relating to their feminine condition. These problems are all the more intensified in times of turbulence. The Algerian woman, by excellence, is subject to an obsolete code of conduct, which incites the novelist to revolt through writing against the silence and indifference that reign in Algeria.

Keywords: Woman, Algeria, writing, identity, resistance

Introduction

La prière de la peur (1997) (désormais PP) érige un aperçu sur la question de l'identité fragmentée par deux civilisations paradoxales : d'un côté, la tradition algérienne ancestrale extrêmement enracinée dans l'Islam, et d'un autre côté, les coutumes importées par le colonisateur. Latifa Ben Mansour évoque la thématique épineuse de la reconstruction identitaire morcelée par un vécu marqué par la colonisation, un vécu à plus forte raison beaucoup plus ardu pour les femmes : certes, la question identitaire chez les femmes pendant la période de la colonisation, la décolonisation et les décennies noires constitue la pièce maîtresse de son œuvre romanesque. L'écrivaine révèle le mécanisme de socialisation dans les trois étapes et les obstacles pour obtenir une légitimation et reconnaissance en tant que femme écrivaine algérienne d'expression française.

Dans cet article, nous allons en prime abord reconstruire de manière succincte la biographie de la prosatrice et synthétiser le roman objet de notre étude. Ensuite, nous allons aborder l'évolution historique de la littérature algérienne en langue française. Enfin, nous allons nous centrer sur la thématique de la condition féminine et l'importance de l'écriture dans l'œuvre mansourienne.

1. Biographie de Latifa Ben Mansour (1950-) : le combat acharné d'une femme contre la censure

D'origine algérienne, Latifa Ben Mansour est une femme versatile, à la fois prosatrice, essayiste et dramaturge. Elle est née en 1950 à Tlemcen, ville du nord-ouest algérien située non loin de la frontière marocaine. À l'âge de 4 ans, elle perd son père, professeur de mathématiques de renom. Elle commence sa formation au lycée

Maliha Hamidou et Docteur Benzerdjeb destiné à recevoir des élèves masculins, vu qu'à cette époque il y avait une présence largement minoritaire des filles à l'école. En 1972, elle obtient un diplôme de spécialisation en langue et littérature arabe à l'École Supérieure Normale d'Alger. Plus tard, elle étudie la licence d'arabe à l'Université Sorbonne Nouvelle (Paris III). En 1993, elle présente sa thèse doctorale portant sur l'analyse du discours, sur le bon usage de la langue arabe, sur les problèmes d'intégration dans la société française des enfants immigrés. En 1997, elle décroche son diplôme en psychologie clinique à l'École freudienne de Paris, en même temps qu'elle enseigne à l'Université Denis Diderot (Paris VII) et à l'Institut Charles V à Paris. *Le Chant du lys et du basilique* (1990), premier roman de Ben Mansour, lui a accordé un retentissement considérable dans la sphère littéraire. Son deuxième roman *La prière de la peur* (1997) remporte le Prix Beur FM Méditerranée. Finalement, elle écrit son dernier roman intitulé *L'année de l'éclipse*, en 2001.

2. L'histoire tragique de Hanan I évoquée par le titre du roman

Le cadre spatio-temporel se situe lors des terribles événements de l'histoire algérienne contemporaine. Dans les années 90, Hanan I, l'héroïne du roman, décide de retourner définitivement dans sa ville natale, en Algérie : le jour même de son arrivée à l'aéroport, elle est victime d'un attentat terroriste qui lui vaut l'amputation de ses deux jambes. Anticipant sa mort imminente, elle se retire dans la ville sacrée d'Aïn El Hout, terre de ses ancêtres, où elle est soignée et prise en charge par sa grand-mère maternelle Lalla Kenza. Dans ce lieu mystique, Hanan I commence fébrilement à rédiger son manuscrit, consciente de son état critique. Elle écrit sans relâche pour léguer son histoire à sa famille en même temps qu'elle fixe la tradition orale ancestrale, composée de devinettes, légendes, poèmes et chants féminins séculaires transmis par sa grand-mère. Avant de mourir, elle donne des instructions précises à ses proches et demande le retour de sa cousine Hanan II qui se chargera d'ouvrir le manuscrit et de diffuser son contenu, lors des funérailles. Dès lors, la lecture de ce manuscrit provoque un dédoublement des voix, car l'histoire de Hanan I s'amalgame à celle de sa cousine : les deux vies ne semblent qu'une, notamment quand cette dernière ressent les douleurs de la défunte. En effet, Hanan I et Hanan II s'unissent dans la souffrance, les souvenirs, le déchaînement et la mort inéluctable. L'expérience féminine est présente par le dynamisme des femmes mettant en scène des narratrices meurtries par les événements violents du pays.

Après ce bref résumé, il est nécessaire d'approfondir la problématique du titre du roman et ses effets de lecture : l'univers romanesque mansourien exige la compréhension de l'imaginaire culturel et religieux de la prosatrice. *La prière de la peur*, titre énigmatique, intrigue, a priori, aussi bien les lecteurs arabophones

que francophones. Pour un lecteur « profane » non initié à la culture musulmane, le titre de ce roman peut paraître très opaque même s'il contient certains indices : la prière a bien évidemment des connotations religieuses explicites et la peur suggère des événements effrayants, voire tragiques. Le lecteur peut penser, en guise d'hypothèse de lecture, que le roman va aborder un thème délicat et complexe. La situation n'est pas si différente pour le lecteur qui a des connaissances de l'Islam : ce dernier aura une hypothèse de lecture moins vague quant au contenu du roman. Dans le cas présent, le titre est intentionnellement choisi pour susciter l'intérêt du lecteur initié (ou pas) aux préceptes coraniques. Cette curiosité s'accroît au fil des pages, parallèlement aux péripéties sanguinaires qui font douter le lecteur sur le sens de la prière et de la peur, deux concepts apparemment antagoniques. Ces deux éléments opposés exigent un approfondissement des deux concepts religieux difficiles à cerner. De toute évidence, il est important de comprendre que la prière de la peur n'est pas un jeu de mots trivial : il s'agit d'une prière coranique qui s'accomplit debout ou à cheval dans des situations belliqueuses, lorsque la personne est menacée par un péril. Une fois le danger passé, la prière de la peur se récite en groupe : la première rangée s'installe derrière la plus haute autorité religieuse et la deuxième rangée se tient derrière, en garde pour protéger en cas d'attaque.

Quand tu te trouves parmi eux, et que tu les diriges dans la Salât, qu'un groupe se tient debout avec toi, tout en gardant leurs armes. Quand ils se sont prosternés, qu'ils passent derrière vous et qu'un autre groupe, n'ayant pas encore prié, vient prier avec toi, en prenant des précautions et en gardant les armes. Ils aimeraient tant, ceux qui ont dénié, vous voir négliger vos armes et vos équipements, pour vous attaquer subitement. Aucune faute ne vous sera attribuée si, incommodés par la pluie ou malades, vous déposez vos armes, mais prenez vos précautions. Dieu a préparé pour les dénégateurs un châtiment humiliant (Sourate 4 verset : 102).

Bien que le titre soit considéré comme un élément du paratexte, il peut entretenir des relations connotatives avec le thème central du roman ayant une fonction de carte de présentation du contenu. Dans notre cas, le titre n'évoque pas la thématique centrale, mais Lalla Kenza fait allusion à ce rituel institutionnalisé lorsqu'elle explique à sa petite-fille Hanan I la signification de cette prière.

La prière de la peur ne se récite pas, ma fille. C'est un rituel instauré par le prophète Mohammad pour conjurer la peur. Un prophète aussi peut éprouver de la frayeur, être traversé de doutes. Mohammad sur Lui la Paix et le Salut, n'avait pas honte d'avouer son anxiété et son épouvante face à la mort, ma fille, il n'avait cessé de répéter : « Je ne suis qu'un homme ». C'est cela le sens de cette prière (PP, 1997 : 56).

Dans le premier chapitre du roman, le nettoyage de la maison qu'entreprend Abla (mère de la protagoniste) est tellement profond, que l'on ne peut éviter de faire des parallélismes avec la purification que l'on retrouve dans la religion musulmane, durant le rituel des ablutions avant la prière. Les pensées qui accompagnent Abla se centrent sur sa religion et celle du prophète Mahomet. Par conséquent, on peut déceler que l'histoire en soi est une prière de la peur face à la mort imminente de Hanan I, suivie de la décapitation de Lalla Kenza et enfin du décès de Hanan II. La présence du vocable peur dans le titre, anticipe la fin tragique de la trame, puisque les trois femmes succomberont, ce qui mène à penser que le roman se transforme en prière qui apaise la peur. Cette frayeur s'intensifie dans l'œuvre conduisant à des témoignages sur la condition de la femme, comme si l'écrit mansourien avait une valeur de récit authentique sur les vies des algériennes, pouvant être interprété comme un document historique doté d'une valeur inouïe.

3. La décentralisation de la notion relative à la conception du sujet dans le champ romanesque

Il est important de souligner que l'imaginaire algérien se construit sur le processus de reproduction culturelle dans lequel la littérature (parmi d'autres manifestations artistiques et culturelles) joue un rôle essentiel puisque la culture masculine dominante garantit la considérable reproduction des valeurs sociales, ce qui finit par confondre la culture dominante avec la culture. C'est ainsi que cet ancrage imposé dans l'inconscient collectif paraît naturel et toute tentative d'altération est considérée comme un outrage. Il en résulte que la présence de la voix féminine a été marginalisée par les visions du monde, les expressions culturelles et les canons esthétiques masculins, qui sont à leur tour légitimés par l'éducation. En effet, la culture dominante marque la vision littéraire de l'Algérie, ce qui nous conduit à penser que la littérature continue d'être un mécanisme reproducteur hégémonique du pouvoir.

Par ailleurs, la perspective de l'écriture au féminin établit un mouvement du point de vue décisif, qui se dévie de l'imaginaire collectif pour s'initier vers l'icônique : la femme objet devient sujet actif au sein des écrits. En effet, la pulsion scripturale ne touche exclusivement pas la sexuation du texte, mais la textualité sexuée qui accorde une perspective de l'altérité intégrée au noyau de la langue. Ce mouvement esquisse un espace où le féminin se transforme en instrument de prospection symbolique. Cette vision place la mise en scène des questionnements purement féminins comme enjeu de repérage d'articulation de l'énoncé, ce qui génère une narration dotée d'une identité féminine qui remet en question la partialité du genre.

Si la dénonciation de la domination masculine est largement partagée, dès le milieu des années soixante-dix, deux tendances divergent quant aux conduites à tenir et aux manières de revendiquer la place des femmes dans la société. S'opposent ainsi les « différentialistes » et les « égalitaristes ». Les premières, plus proches de disciplines telles que les lettres modernes, la linguistique, la psychanalyse ou encore l'esthétique, analysent « la société patriarcale comme un déni des différences de sexe au profit de la seule masculinité, déni qu'il conviendrait de démystifier pour faire apparaître dans toute leur splendeur les spécificités propres à chaque sexe et montrer l'équivalence de leurs valeurs respectives », tandis que les secondes, se réclamant davantage des sciences humaines et sociales, soutiennent que les différences sont « dénuées d'effets autres que purement mythiques ou idéologiques, n'ayant d'importance qu'à titre de base pour la pratique et la justification de la domination masculine. » (Dhavernas-Lévy, 1995 : 382).

La problématique du balisage sexuel dans l'écriture romanesque universelle a fragmenté la place des femmes dans le champ littéraire, puisque cette différenciation accentue leur exclusion, ce qui entraîne une sous-catégorie marginale. À cet égard, il faut bien souligner qu'il existe un particularisme féminin qui s'éloigne de l'écriture masculine et se centre sur la manière d'aborder les questions relatives aux thématiques dites exclusivement féminines.

En outre, dès les années 70 commence à proliférer dans le cercle académique, notamment par des figures de proue telles que Barthes, Kristeva et Foucault entre autres, une théorie qui s'intéresse à la décentralisation de la notion relative à la conception du sujet. Ces théories vont déclencher des pourparlers sur des axes révolutionnaires liés aux concepts de marginalité et d'altérité. Dans cette nouvelle ère, l'objet d'étude de la critique littéraire et des sciences sociales se focalise sur le sujet féminin, singulièrement en ce qui concerne tous les éléments qui émanent des aspects historiques, psychologiques et sociaux... La reconstruction des bases fondées sur des aspects tels que la différenciation de genre qui se révèle au niveau de la subjectivité génère un déboîtement du système binaire homme-femme. Par conséquent, ces approches suscitent un démantèlement des relations de pouvoir. Cette nouvelle révolution théorique provoque une rupture définitive de l'hégémonie masculine dans le champ littéraire et engendre un redimensionnement de culture et une évidente inclusion de la pluralité et la licéité de nouveaux acteurs marginalisés et écartés de la sphère littéraire.

Ainsi, après la colonisation, de nombreuses écrivaines algériennes d'expression française font irruption sur la scène littéraire pour revendiquer leur droit à la parole. Elles parviennent à se distinguer de l'écriture dite masculine et à créer

une écriture féminine dotée de caractéristiques propres. C'est pourquoi les thèmes privilégiés traitent en permanence d'aspects relatifs au monde féminin à savoir le corps, le sexe, la ségrégation, entre autres. Ces choix thématiques marquent une scission inéquivoque avec l'écriture au masculin. Nous nous souscrivons dès lors à la définition de Cremonese :

L'écriture féminine se caractérise d'abord par la création d'histoires de femmes, à travers lesquelles celles-ci se proposent de prendre la parole pour raconter leur vie. (...) Elle opère presque toujours autour du problème de la matrimonialité, les sujets du corps, de l'amour et du couple étant ses aspects les plus immédiats (199 : 19).

Il est dorénavant reconnu que tout écrivain compose son récit en s'inspirant de son contexte vital. Khadraoui déclare que l'identité culturelle restera donc à jamais posée. L'évidence est ainsi de dire qu'il n'existe pas d'œuvres littéraires sans références culturelles et identitaires (2004 : 78). Le vécu du romancier est la clef de voûte et la matière première de toute création narrative. En effet, le roman imite la réalité avoisinante de l'écrivain qui se manifeste dans la littérature algérienne d'expression française par des tensions et paradoxes issus d'une société dévastée par la guerre et le fanatisme. Khadraoui ajoute que :

Tout écrivain est soumis aux influences de son milieu naturel ou social, de son époque, de l'environnement dans lequel il se situe et vit ; où il puise ses idées, sa pensée, ses sentiments et ses réactions qu'il prend forcément en charge pour les maintenir et les perpétuer ou sur lesquels il agit ou tente d'agir en les mettant en question, en les transformant, en les rejetant. Pour ce faire, l'étude d'une œuvre en soi, isolée de son contexte culturel ne permet ni de la comprendre ni de l'expliquer (2004 : 81).

C'est pourquoi l'analyse du contexte d'agitation sociale du roman, objet de notre étude, révèle que Latifa Ben Mansour désire, par le truchement de son récit, revendiquer la voix des femmes algériennes, souvent occultée ou voilée au sein de la société dominée par la gent masculine. En effet, les écrivaines algériennes sont doublement stigmatisées par leur origine algérienne qui les place dans un contexte fragmenté à cause des conséquences de la colonisation et la décolonisation et puis, par le fait d'être femmes dans la société algérienne arabo musulmane dont le Code de famille datant de 1984 établit que celles-ci sont mineures à vie¹.

Dans ce panorama en ébullition constante, Latifa Ben Mansour essaie de combiner les deux pôles : Orient-Occident dans ses récits structurés par une minutieuse corrélation, répartition et agencement entre deux mondes apparemment opposés. Il en résulte que la voix féminine contre l'intégrisme surgit dans l'objectif de restituer

la véritable identité algérienne qui provient d'autres modes de vie séculaire. En outre, il va sans dire que la plupart des peuples du Maghreb se plient aux préceptes du crédo musulman, élément qui exerce une puissante influence sur les pouvoirs politiques et sur l'organisation sociale dans la population du nord de l'Afrique. À cet égard, il convient de préciser que durant les trois premiers siècles qui ont donné naissance à l'Islam, l'*Ijtihād*² était en vigueur. Cependant, durant le IV^e siècle de l'Islam, les femmes étaient les principales victimes, à cause de la suspension de l'*Ijtihād* puisque ce fait a engendré la mise en place de lois et coutumes qui étaient défavorables à leur émancipation et qui stimulaient leur marginalisation et leur condition d'infériorité par rapport à l'homme, situation qui perdure encore. Comme le remarque Malti-Douglas,

La femme arabe est une créature très fascinante. Est-elle voilée ? Ne l'est-elle pas ? Est-elle opprimée ? Ne l'est-elle pas ? Ses droits étaient-ils plus grands avant l'Islam ? Sont-ils plus grands après ? A-t-elle une voix ? N'en a-t-elle pas ? Les titres et couvertures des livres en Occident racontent la même chose : derrière le voile, au-delà du voile, les femmes voilées, les femmes partiellement voilées, les voix qui doivent être entendues, voix qui attendent d'être entendues, et ainsi de suite (1991 : 3).

Femmes voilées (ou pas) -femmes stigmatisées ressurgissent dans la littérature pour témoigner et dénoncer les injustices. D'ailleurs, dans le récit mansourien, les allers-retours incessants entre passé et présent permettent de voir comment l'histoire de l'Algérie se manifeste à travers la voix féminine qui laisse entrevoir la souffrance ancestrale des femmes. Ben Mansour entremêle les voix féminines du passé et du présent, tout en sauvegardant ces voix au service de la rébellion et contre toutes les formes d'oppression. Christiane Chaulet-Achour affirme que « La part autobiographique de ces œuvres est aisément vérifiable à partir d'entretiens publiés ou d'entretiens personnels avec les auteurs. Aucune ne cherche à cacher la part de vécu qui nourrit leur œuvre, sans qu'elle soit l'objet unique du livre » (1998 : 99). Dans cette perspective, la prosatrice signale que

(...) baisser les bras reviendrait à me renier, renier les valeurs que m'ont données mes maîtres, mes ancêtres. Ils m'ont enseigné qu'au cours de notre passage sur terre, nous nous devons de soulager, à notre niveau, la misère humaine. En tant que linguiste, écrivain, psychanalyste, j'utilise mes armes à moi, les mots. Mon non est radical et irréversible : non à la barbarie, à la condition qui est faite aux femmes, non à une pensée totalitaire, non à tout ce qui entraîne l'homme vers la pulsion de mort. Je suis arc-boutée sur mon non, il me construit : je refuserais toujours de céder sur mon désir profond d'une Algérie laïque et démocratique.

Aujourd'hui, ma vie est en France. Mais cet exil alourdit ma dette à l'égard de ceux qui sont restés là-bas. Ma parole est là pour soutenir la leur, pour servir de relais à ces voix qui n'ont plus la force de dire non. Pour eux, je continuerai jusqu'à mon dernier souffle³.

Cela dit, le récit mansourien construit des espaces imaginaires qui se substituent à la réalité amère et qui s'éloignent de toutes les contraintes de la vie réelle. Dans ce contexte, l'écriture confère à la romancière le pouvoir de raconter le passé et le présent, dans le dessein de les ancrer dans la mémoire collective et échapper ainsi à l'oubli. Comme le constate Labidi :

Tout récit - même si l'écrivain veut rester dans le seul domaine de la fiction -, est continuellement ramené vers le réel, vers le champ social. La fiction est déchiffrée comme histoire vraie et l'écrivain ne peut échapper au paradoxe de sa position. Il est considéré à la fois comme un raconteur d'histoire, sans prise sur le réel, et il est sommé de dire la vérité, de parler comme tout le monde. La lecture de son œuvre - plus exactement le déchiffrement de sa position dans la société, de ce qu'il fait - opère continuellement un va-et-vient entre fiction et réalité (2004 : 180).

La fiction et la réalité se côtoient grâce à la technique scripturale de la romancière qui construit un récit autour d'un thème central et crée des circuits narratifs qui avancent dans des directions différentes jusqu'à ce que le récit soit construit et déconstruit dans le but de rendre visible la situation de panique, violence et d'horreur. Cette association devient une métaphore évidente du sentiment de vulnérabilité et de peur face à la barbarie vécue en Algérie.

4. L'acte révolutionnaire d'écrire au féminin en Algérie dans les années 90

Dans *La prière de la peur*, la romancière dénonce, d'une part, la situation du pays en même temps qu'elle suscite une réflexion et une sensibilisation sur l'exclusion de la voix féminine dans le champ littéraire et sociopolitique. Certes, l'expérience féminine dans le cercle culturel a toujours été limitée par la domination masculine ancestrale, élément qui a suscité le soulèvement des écrivaines algériennes à travers la plume comme arme de combat afin de rétablir leur droit en tant que scripte. Ce défi aux normes sociales et aux modèles culturels imposés est devenu, au fil du temps, un patrimoine de culture féminine qui a promu la construction d'une nouvelle identité littéraire féminine émergente.

Écrire au féminin l'histoire de l'Algérie implique forcément une remise en cause du système par le biais des opinions et des réflexions, généralement rejetées par

une société fortement ancrée dans des normes de conduites très strictes. Ce fait nous indique que l'inégalité du genre féminin dans la sphère littéraire oblige les écrivaines telles que Ben Mansour à persévérer et à exceller dans le but de modifier les actes et comportements sociaux par le truchement de la littérature. Voilà pourquoi il est important de garder toujours à l'esprit qu'il ne suffit pas d'accéder aux formes de savoirs conventionnels, mais qu'il faut aussi les transformer, radicalement, si ce que l'on souhaite est de mettre en avant les intérêts et les expériences des femmes. À cet égard, Khadraoui affirme que

(...) la littérature maghrébine de langue française, en plus de sa relation très étroite avec la culture et l'identité des pays d'origines, a, en premier lieu, joué un rôle très important dans la construction de l'identité maghrébine ; en second lieu contribué à la préservation de sa culture, enrichi l'imaginaire littéraire, en dernier lieu, fait face aux menaces qui pesaient sur la culture et l'identité maghrébines (2004 : 86).

Ben Mansour s'approprié des mots pour construire une narration réaliste des événements, à travers les récits de vie qui se séparent et se combinent à la fin de manière stridente et brusque. Ce rythme accéléré de l'intrigue incite à faire une lecture rapide sans pause, qui permet d'évoquer la situation chaotique d'un pays dévasté par de multiples conflits. Dans cette optique, l'esprit critique et la récusation des traditions fallacieuses sont des actes révolutionnaires qui servent d'ancrage dans un monde sans valeurs morales. À ce sujet, la présence de la voix féminine dans le roman permet de s'écarter des valeurs erronées enracinées dans la société et cela suppose pour Latifa Ben Mansour une réactualisation au sein d'une société marquée par l'idéologie patriarcale.

Même menacée de mort, elle refuse de déposer les armes et insiste sur le besoin de commuter en tant que narratrice et combattante. La romancière met en scène un temps historique vécu et donne son témoignage concernant certains aspects de la réalité algérienne tragique des années 90. Par le truchement de l'expérience temporelle des personnages, Ben Mansour réécrit l'histoire de la lutte et de la résistance de ces femmes algériennes. Une histoire qui, une fois de plus, révèle l'existence d'une relation intrinsèque entre genre et pouvoir illustrée par des personnages qui ne cessent de montrer leur désespoir face au silence auquel elles sont condamnées.

Me taire serait la brûler et si elle a voulu que je sois présente pour cette maudite nuit, c'est parce qu'elle souhaitait que vous sachiez un peu ce qui l'a aussi anéantie. Votre éducation impitoyable vis-à-vis de vos enfants et surtout de vos filles, est pour une large part responsable de la mort de Hanan ! Vous

nous faites porter un poids immense, inhumain, cruel. Quelle dureté et quelle tyrannie dans un gant de velours et de douceur !

Notre dos est brisé et les jambes de Hanan furent sectionnées ! Et ensuite vous vous étonnez que d'autres viennent finir le travail que vous avez déjà commencé par votre éducation qui nous envoyait pieds et poings liés vers l'abattoir, ma mère (PP, 1997 : 66).

Ainsi la romancière dénonce les événements qui entravent les libertés des citoyennes algériennes dérobées par la mise en place des idéaux intégristes radicaux. L'auteure critique vigoureusement la doctrine qui exalte la violence imposée par l'intégrisme. En outre, la pertinence de ses textes réside dans l'exercice de déconstruction des protagonistes, victimes de toutes sortes de violations. Hanan I, victime d'un attentat, se réfugie dans la transcription de la tradition orale transmise par sa grand-mère Lalla Kenza, gardienne de la tradition séculaire, pour illuminer les chemins lugubres des décennies noires. En effet, Aucun livre n'aurait la saveur ni les couleurs des personnages racontés par Lalla Kenza.

Dire qu'elle était à elle seule une bibliothèque, serait une image inodore, incolore. Il y avait la richesse des termes qu'elle utilisait, le ton qu'elle prenait, les chants qu'elle pouvait entonner sur n'importe quel mode, les rires qui fusaient ou les larmes et les sanglots qui pouvaient inonder son visage comme si elle était elle-même le héros ou l'héroïne ! (PP, 1997 : 31).

L'authenticité de l'écriture mansourienne va s'affirmer par le biais de sa protagoniste qui persiste, en dépit des douleurs, à achever son manuscrit dans une ambiance joviale due à la sororité des femmes malgré la souffrance stridente d'un corps mutilé : « Tes livres, tu les as écrits dans le rire, la souffrance, la musique. Tu les as fabriqués à la force de ton poignet et à la sueur de ton front et cela n'a pas été facile, je peux en témoigner. Dès qu'ils sont entre les mains d'un lecteur, ils prennent vie, ma fille. » (PP, 1997 : 50) lui dit Lalla kenza, la représentante des femmes berbères algériennes, qui rappelle souvent à la protagoniste sa ténacité et sa bravoure à l'heure de défier la censure imposée par l'ennemi fondamentaliste. Malgré son infirmité et la proximité de sa mort, elle prend la plume pour crier au monde les injustices qu'endurent les femmes algériennes provoquées par le poids du pouvoir des extrémistes qui étouffent toute tentative de prise de parole.

L'acte d'écriture est le plus terrifiant. Être assise en face d'une feuille blanche qui me rappelait étrangement la couleur du linceul, c'était y laisser des lambeaux de sa peau et, quelque part, mourir un peu. Mourir pour ses amis, mourir pour la vie, mourir d'angoisse.

Je pouvais rester des heures entières à tisser, nouer, broder, filer des lettres, des mots, des phrases, des paragraphes et des chapitres de vies, sans jamais ressentir de fatigue. Puis je regardais la pendule et fermais le cahier noirci à coups d'angoisse et d'amour fou de la vie (PP, 1997 : 193-194).

L'écriture du manuscrit lui confère le droit à la parole, un droit endolori et froissé par la coutume vétuste d'une société qui a historiquement intériorisé la ségrégation du genre. Le récit de témoignage et d'engagement mansourien décrit les états d'âme, les inquiétudes, les luttes et les combats et notamment les ineffables souffrances des personnages.

Je ne veux plus laisser échapper cette chance de savoir, je désire rassembler ma vie éclatée, Lalla. C'est ainsi que je triompherai de la mort et de la barbarie (...) chaque fois que j'ai demandé une explication, pour toute réponse je n'ai eu que du silence. Un silence respectueux et aussi épouvanté (PP, 1997 : 42).

Le besoin de narrativité acquiert une fonction protectrice qui aide la romancière à esquiver la folie provoquée par les incohérences et la barbarie humaine. Le genre subversif mansourien s'éloigne des règles conventionnelles du roman français et s'installe dans une nouvelle sphère où les instances narratives sont mouvantes et où le « je » dissipé dans la collectivité se démarque du groupe à la recherche d'une identité propre. L'écriture féminine se distingue par une spécificité que Laura Cremonese qualifie de nouvelle littérature émergente.

J'estime utile de dégager les traits communs, les grandes lignes de force de l'écriture féminine contemporaine, autour desquels s'articulent les différences : la révolution de la spécificité de la « parole » féminine, la valorisation du corps et de l'inconscient, le refus des mythes féminins élaborés par la littérature masculine et la recherche d'une image littéraire nouvelle de la femme, plus véritable. (1997 : 7)

Notons que l'engagement permet à ces femmes de se positionner par rapport à leur temps et de se reconstruire dans un monde qui leur rappelle sans cesse qu'elles sont inférieures à l'homme. La sororité féminine dans le récit mansourien est un lien inexpugnable qui unit des femmes dans leur mal-être et devient un symbole de revendication d'une identité féminine face à la discrimination et la soumission. Selon Hitchcott « la solidarité entre les femmes a sa limite séparatiste avec un renversement total du masculin et du féminin : les hommes deviennent passifs et inactifs ; les femmes dynamiques et positivées ». (1997 : 38) Dans le roman, les personnages féminins se transforment tout au long du récit évoquant ainsi la transformation du pays.

[...] malgré les coups et les déchirures, la vie valait vraiment la peine d'être vécue. L'acte d'écriture est le plus terrifiant. Être assise en face d'une feuille blanche qui me rappelait étrangement la couleur du linceul, c'était y laisser des lambeaux de sa peau et, quelque part, mourir un peu. Mourir pour ses amis, mourir pour la vie, mourir d'angoisse (PP, 1997 : 193).

À cet égard, la production littéraire féminine mansourienne s'éloigne de la conception littéraire traditionnelle pour ériger une nouvelle contribution littéraire qui donne naissance à de nouveaux discours, espaces symboliques, valeurs remis à jour ainsi que la visibilité de l'indéfectible solidarité féminine. De toute évidence, les nouvelles représentations encouragent le développement d'une littérature de plus en plus représentative des positions de la femme et des critiques exacerbées envers les comportements discriminatoires. Le roman mansourien s'érige sur des idéaux de liberté, de résistance et d'égalité, ainsi que sur la reconnaissance d'une littérature féministe qui s'éloigne de la misogynie, exacerbée lorsqu'une femme s'aventure dans des espaces exclusivement masculins pour percer la sphère littéraire. C'est, en somme, la revendication d'une écriture féminine, libre de ségrégation et de domination. Dans le cœur du roman, les femmes entonnent des poèmes, des chansonnettes, des injures entre autres pour s'opposer à l'obscurité du moment puisque

*Par le serment de nos femmes, se battant mieux que des hommes,
Tu revivras Algérie.*

*Par le serment de nos femmes,
C'est sur ta terre que grandiront nos enfants.
WA AHRAM ANSA ! Par le serment des femmes,
Et lorsqu'elles jurent, elles tiennent
De tes cendres, tu renaîtras, Algérie* (PP, 1997 : 380).

Ben Mansour prétend sensibiliser son lecteur sur la question identitaire, dans une perspective d'aspiration d'une appartenance nationale basée sur l'affiliation à la même terre et à des principes identiques. La romancière et ses contemporaines établissent un système renouvelé de représentation de la quotidienneté algérienne constructive et contestataire.

Et grâce à leur éternelle recherche d'une reconstruction identitaire, indissolublement liée à l'écriture et à la filiation culturelle, elles deviennent les déléguées de toutes celles qui font partie de la résistance intérieure, (...) - de toutes celles qui attendent le moment où l'union féminine leur accordera la liberté (Serrano, 2010 : 196).

Conclusion

La création romanesque algérienne d'expression française a été un instrument de combat face au colonisateur, ensuite, le français s'est converti en un vecteur qui permet de s'interroger sur l'avancée sociale de l'Algérie, notamment dans les décennies noires, avec la forte montée des islamistes radicaux au pouvoir. Le contexte de turbulence algérien fait ressurgir des remises en question sur le concept identitaire et le rejet catégorique de l'ordre établi par le colonialisme. Dans ce monde restreint où la parole est parfois interdite à la femme, l'écriture devient le seul moyen pour répondre aux questions existentielles et pallier la douleur qui résulte de l'incompréhension : comme nous venons de le voir, Latifa Ben Mansour propose un grand volet sur les aspects socio-culturels et historiques de l'Algérie. Le choix esthétique de l'auteure repose sur l'idée de re-construire une identité basée sur les véritables valeurs ancestrales : elle s'interroge sur son appartenance culturelle et la condition féminine algérienne. Ainsi, la littérature d'expression française dévoile une fragmentation identitaire notamment en ce qui concerne la relation du pouvoir et du genre. Dans cette perspective, Ben Mansour est un modèle significatif de la femme combative : elle prône l'abolition de la discrimination et condamne l'hypocrisie fondamentaliste par le biais des protagonistes qui se fabriquent un « je » complexe qui se dédouble jusqu'à l'éclatement. De ce point de vue, nous pouvons affirmer que l'écrivaine n'échappe pas à cette attraction vers le fictif, le romanesque, le conte et le récit de vie. Cette tendance oscille entre le vrai, le vraisemblable et l'in vraisemblable créant une écriture revendicative qui vise à affirmer une identité algérienne et à sensibiliser l'opinion autour de la question de la femme en Algérie pendant les tragiques années des décennies noires.

Bibliographie

- Chalet-Achour, C. 1998. Noûn. *Algériennes dans l'écriture*. Biarritz : Atlantica-Séguier.
- Ben Mansour, L. 1997. *La Prière de la peur*. Paris : La Différence.
- Cremonese, L. 1997. *Dialectique du masculin et du féminin dans l'œuvre d'Hélène Cixous*. Paris, Didier Erudition.
- Dhavernas-Levy, M-J. 1995. Différence, égalité : enjeux épistémologiques, enjeux stratégiques. In : *EPHESIA, La Place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*. Paris : La Découverte.
- Détrez, C. 2008. « Les écrivaines algériennes et l'écriture de la décennie noire : tactiques et quiproquos ». *Études littéraires africaines*, n° 26, p. 19-26. [En ligne] : <https://doi.org/10.7202/1035119ar> [consulté le 20 décembre 2021].
- khadraoui, S. 2004. Littérature magrébine d'expression française et identité culturelle. *Revista de literatura y lenguas*, Universidad de Ourgala, Argelia, numéro 3.
- Labidi, Z. 2004. Les héroïnes oubliées : Kahina la Berbère et les autres qui attendent toujours. In : *Le Panthéon des femmes. Figures et représentations des héroïnes*. Sous la dir. de G. Dermenjian, J. Guilhaumou, M. Lapied. Paris : Publisud, p. 175-185.

Multi-Douglas, F. 1991. *Woman's Body, Woman's Wor : gender and discourse in Arabo-Islamic Writing*. Princeton (N.J.) : Princeton University Press.

Hitchcott, N. 1997. *La problématique du féminisme dans la littérature francophone des femmes africaines*, Littérealité

Serrano Mañes, M. 2010. *Écrire/inscrire l'identité : écrivaines algériennes entre frontières. Expressions maghrébines*. Barcelone : Florida State University, Vol.9, N°1.

Notes

1. Les femmes doivent être protégées par un homme et, à défaut d'un mari ou un membre de la famille masculin majeur, la tutelle passe à un enfant mineur : fils, frère...
2. Une méthode d'interprétation des textes sacrés élaborée par les premiers sages et théologiens musulmans qui prônaient le bien commun et l'égalité des sexes.
3. <https://www.psychologies.com/Moi/Moi-et-les-autres/Relationnel/Articles-et-Dossiers/Savoir-dire-oui-apprendre-a-dire-non/Temoignages-ils-ont-ose-dire-non>